

LE BRUIT ET L'ODEUR

Samedi 26 avril 1986 : 1 h 23 du matin, le réacteur numéro 4 de la centrale nucléaire de Tchernobyl VI Lénine située à 120 kilomètres au nord de Kiev en URSS explose. La dalle supérieure pesant 2 000 tonnes du réacteur est soufflée. Un nuage radioactif, toxique et cancérigène, se forme et commence à se répandre. Un dysfonctionnement du système de régulation serait en cause ainsi qu'une accumulation d'erreurs techniques. Les pompiers de Prypiat la ville voisine accourent pour éteindre l'incendie. En vain. Sans protection, deux soldats du feu meurent immédiatement.

*

Le bruit et l'odeur. Voilà ce qui me fit sortir de ma torpeur et de mon fauteuil pour me précipiter dans le réduit me servant de cuisine. Il était temps. L'eau s'était quasiment évaporée et la boîte de raviolis commençait à sautiller dans la casserole chauffée à blanc. Pas la peine d'essayer de l'ouvrir maintenant. Ça, je le savais. J'avais déjà fait le test au début de mes prétentions culinaires et j'avais failli m'arracher la tête avec le couvercle brûlant alors que le cassoulet, c'était du cassoulet cette fois, crépissait de sauce rougeâtre tout à la fois le plafond, les murs et le sol ne me laissant absolument rien à manger. Pas question de renouveler l'expérience. Je fis couler prudemment de l'eau froide sur la boîte ce qui eut pour effet de provoquer un petit nuage chuintant et vapoureux aussi poétique qu'un paysage chinois. Le temps que ma tambouille refroidisse, je m'identifiai à Champollion et suivais du doigt les hiéroglyphes inscrits sur l'étiquette décollée : gras, sucre, amidon, colorants.

La conserve enfin refroidie, je me calai dans mon fauteuil de ministre style Emmaüs XXe siècle et avalai les carrés italiens à la sauce tomate sans aucun plaisir, de façon automatique. J'avais la tête ailleurs. L'incident de ce matin m'avait déstabilisé et tournait en boucle dans mon crâne.

Depuis trois ans, je poursuivais en toute discrétion des études de sciences humaines à la Sorbonne. Cette année je m'étais inscrit en licence "Histoire et civilisations anciennes". Un travail intellectuel sans risque ponctué par l'obtention d'unités de valeur obligatoires et finalisé par la rédaction d'un mémoire. J'imaginais pour ce dernier une sorte d'enquête historique. Je m'étais décidé pour une recherche sur le thème suivant : "Introduction au commerce maritime international avant notre ère". Je pensais même réduire mon champ d'études à la navigation en Crète. Pas de polémique. Tout le monde se foutait des marins crétois.

Je n'avais aucune idée de ce que je ferai plus tard et ça ne m'inquiétait absolument pas. J'imaginais vaguement un chantier de fouilles dans le désert avec deux ou trois Égyptiens dont je ne comprenais pas la langue et qui me laissaient tranquille. Levé tôt, je guettais l'aube au sommet d'une dune en sirotant un thé brûlant. Parfois une exploratrice en tenue d'aviateur dans les tons sable apparaissait mais je ne savais pas quoi lui dire alors elle se dissipait dans un mirage. La journée s'écoulait dans la poussière puis la nuit tombait abrupte, noire et silencieuse. La graisse du méchoui crépitait dans les flammes en embrasant les visages tendus de mes guides. Dans mes rêveries je ne trouvais jamais rien et parfois je me demandais qui pouvait bien payer un type comme moi.

Si j'avais choisi d'étudier l'histoire ancienne, ce n'était pas par hasard : l'humanité ne m'intéressait qu'à la

condition d'avoir creusé un fossé large et profond entre elle et moi. Inutile de dire que les faits et gestes de mes contemporains ne me passionnaient pas. Prendre le métro ou le bus, marcher au milieu de la foule, déjeuner au resto universitaire, tous ces exercices collectifs, ces épreuves quotidiennes avec leurs codes exigeait de moi d'immenses efforts. En dehors de la fac, ma vie sociale se limitait aux abords du canal Saint-Martin et au "Phare", l'épicerie marocaine qui me ravitaillait en boîtes de conserve en bas de chez moi. « Bonjour, merci, au revoir. » Ça me suffisait.

À la Sorbonne, afin de suivre les cours incognito, j'arrivais systématiquement en retard, me cachais au fond de l'amphithéâtre dans des vêtements flous, ne posais jamais de question et m'enfuyais de la salle un peu avant la fin. Je n'assistais jamais aux spectacles de danse pas plus qu'aux représentations de théâtre espagnol et encore moins aux réunions politiques. Bref, j'étais un étudiant invisible, un grain de poussière dans le sablier.

Or ce matin, il s'était passé quelque chose d'étrange. Dans l'escalier qui mène aux amphithéâtres, j'avais eu un vertige comme il m'arrive parfois d'en avoir quand j'oublie de déjeuner. Un genre de malaise vagal. Des étoiles lumineuses s'étaient mises à clignoter devant mes yeux. Dans un lointain cotonneux je percevais toujours le flux incessant des étudiants qui couraient dans l'escalier. Ils laissaient flotter derrière eux leurs envies et leurs craintes entrecoupées parfois de rires. Sentant les marches se dérober sous mes pieds, je m'étais accroché à la rambarde.

Quelqu'un m'avait bousculé. Je m'étais agrippé à sa manche en gargouillant des excuses. Comprenant ma détresse, l'inconnu m'avait fait asseoir sur une marche. Puis il avait tiré un journal de sa poche, l'avait étalé et s'était

installé à côté de moi. Les étudiants en avaient profité pour rejoindre leurs cours nous laissant seuls, suspendus dans le silence de l'escalier. L'homme m'avait regardé de façon singulière comme si ma tête lui disait quelque chose mais qu'il n'arrivait pas à mettre un nom dessus.

« Vous vous appelez Alexandre, n'est-ce pas ? Vous vous sentez mieux ? »

On aurait dit une grosse araignée émettant toutes sortes de suppositions sur le moucheron qu'elle venait de capturer. Ses yeux dorés étaient fixés sur moi tandis que sa bouche gourmande parlait sans perturber l'immobilité de son visage.

« Ça tombe bien, je vous cherchais. Vous êtes insaisissable. Il faut presque danser devant les Dieux pour espérer vous mettre la main dessus. »

Je n'avais aucune envie de m'expliquer sur quoi que ce soit et je m'étais déjà levé dans l'idée de dévaler les marches.

« Alexandre ! Restez là, voulez-vous. »

Je ne comprenais pas pourquoi ce type tenait tant à me parler.

« Vous voyez qui je suis ? »

— Non. Enfin oui. Un prof de la fac ?

— Oui un prof bien sûr. Alain Boucharon, votre directeur de mémoire plus exactement. »

Il avait paru surpris de mon manque d'intérêt pour sa personne.

« Vous savez qu'en tant que professeur d'université, j'ai la double mission d'assurer le développement de la recherche et de transmettre aux étudiants tels que vous les connaissances qui en découlent. Bien. Profitons du hasard qui nous fait nous rencontrer dans cet escalier. Comment

dire ? Votre sujet, la marine crétoise. Le contexte, la pertinence même de vos travaux, tout ça laisse à désirer. »

J'avais fait une moue dubitative mais l'avais laissé continuer.

« J'ai lu votre introduction à propos des ports crétois construits sur la côte septentrionale. C'est confus, on ne voit pas où vous voulez en venir, vous ne tenez pas compte du plan de rédaction. Bref, c'est mauvais. »

J'avais senti revenir mon malaise et avais dû me retenir à la rambarde pour ne pas tomber la tête la première.

« Vous connaissez la bande à Baader, Alexandre ? »

J'avais sursauté.

« La bande à Baader, les terroristes allemands de la RAF. La Fraction Armée rouge qui prônait l'Internationale anarchique et déclarait vouloir détruire le système par la violence. »

Le professeur s'était fait songeur.

« Sartre avait pris position après l'arrestation du noyau dur. Un commando de Palestiniens avait même exigé la libération des terroristes. La plupart sont morts en prison pendus ou empoisonnés dans des circonstances louches. Vraiment tout cela ne vous dit rien, Alexandre ?

— Si, si, vaguement. Je suis allé à Berlin à la fin des années soixante-dix. J'y avais une correspondante. Je me rappelle des affiches placardées dans le métro avec leurs têtes mises à prix comme dans les westerns. Pourquoi me parlez-vous de cette histoire ?

— Comme ça. Pour voir.

— Pour voir ? Pour voir quoi ?

— Votre réaction. Je dois vous l'avouer, je vous surveille depuis un moment. Vous êtes une personnalité singulière,

Alexandre. La plupart des étudiants cherchent à briller, à parader, font des plans de carrière, sont à la retraite avant même d'avoir cherché et trouvé quoi que ce soit. Ils sont docteurs, assistants, directeurs, ministres. Certains s'imaginent déjà dans mon fauteuil. Tandis que vous, c'est différent. Sous votre confortable couverture tissée de léthargie et de conformisme étudié, je vous imagine aspirant à un monde meilleur. Je voudrais savoir qui se cache derrière le miroir. »

Il flottait dans les airs une étrange odeur d'ozone qui me mettait mal à l'aise.

— Je veux juste qu'on me laisse tranquille.

— Bien sûr. Après tout, je peux me tromper. »

Alain Boucharon s'était ressaisi et d'un geste impulsif avait abattu son jeu.

« Je vais être franc avec vous. Je voudrais vous voir travailler sur certains documents qu'on va dire... particuliers. J'ai besoin d'un regard neuf et désintéressé sans a priori et sans jugement hâtif.

— Et c'est pour ça que vous voulez que j'arrête mes recherches sur la marine crétoise ?

— Alexandre, oubliez la Crête. Je vous parle de textes concernant une civilisation inconnue. »

Lorsqu'il m'avait avoué détenir une série de documents regroupés sous le titre de "Livre des mystères de la communauté des Fils de lumière", le professeur d'université s'était évaporé et j'avais eu brièvement l'impression d'être en présence d'un cinglé. Avant de disparaître de mon champ de vision, Alain Boucharon m'avait tendu sa carte de visite. Lâchement, certainement par crainte de me faire virer de la fac, je lui avais promis de venir jeter un coup d'œil sur sa

paperasse. Je n'avais plus qu'à saborder mon navire minoen et peut-être couler avec.

*

Dans le bas de Belleville, je m'étais arrêté au "Phare" chez Ahmed, avais acheté une boîte de sardines, une demi-baguette et un yaourt puis avais enfilé les escaliers menant à mon studio. J'avais dormi tout l'après-midi ne me réveillant qu'à 19 heures pour descendre chercher une boîte de raviolis.

VALMY

Dimanche 27 avril 1986 : 5 000 tonnes de matériaux sont larguées sur le cœur du réacteur de la centrale nucléaire de Tchernobyl grâce à des hélicoptères. Le graphite toujours en combustion, mélangé au magma de combustible qui continue de réagir, dégage un nuage de fumée saturé de particules radioactives. L'évacuation des 45 000 habitants de la ville voisine de Pripyat commence.

*

Après un début de mois d'avril particulièrement pourri, Paris sentait enfin le printemps. Au lieu d'en profiter, de déambuler dans les rues désertes et m'asseoir sur un banc public pour rêvasser, j'arpentai les artères de la capitale à grands pas nerveux. Quelle force idiote me poussait vers Boucharon ? La curiosité ? Même pas. Plutôt une sorte de résignation, un tourniquet impératif qui je le pressentais allait m'étrangler avant de me relâcher dans un sale état.

Je lus rapidement la plaque dorée confirmant l'adresse du professeur. Je sonnai, passai la grille, grimpai les trois étages qui menaient au palier et poussai la porte d'entrée derrière laquelle s'ouvrait un long couloir. Aux murs blancs étaient accrochés des têtes de buffles, des plumes colorées, des lances et des flèches ainsi que quelques portraits énigmatiques. Tout au fond, une grande affiche rouge associait Marx, Lénine et Staline dans une même vision d'avenir. Je me sentis pris au piège. Boucharon devinant certainement mon envie de déguerpir ouvrit grand les bras pour m'accueillir.

« Tout ce décorum n'est qu'illusion. Je sais pertinemment que ce luxe colonial ne vous fait aucun effet et c'est tant mieux. »

Je le suivis dans la cuisine et acceptai la tasse de thé qu'il me tendait. Docile, je m'attablai face à lui.

« Bien, parlons de choses sérieuses. Savez-vous ce qu'est le *Kali Yuga* dans la civilisation indienne ?

— Une sorte de fin des temps ? L'Apocalypse.

— En quelque sorte. Mais le temps cosmique indien ne connaît pas de fin. C'est un cycle éternel sans naissance ni mort. Si l'on considère que depuis Noé notre civilisation s'enfonce dans les ténèbres alors nous sommes quasiment au fond du trou, n'est-ce pas ? Or que va-t-il se passer une fois le déclin spirituel de l'humanité atteint ? Que le *Manvatara* actuel sera achevé ? »

J'avais beaucoup de mal à rentrer dans la conversation. Les yeux dorés de mon interlocuteur m'impressionnaient et m'empêchaient de le détailler.

« Vous ne savez pas ? Eh bien nous devrions entrer dans un nouveau cycle et commencer la deuxième phase du Kalpa qui définit la durée totale de la vie sur Terre. »

Boucharon ne tenait plus en place. Il se leva, sortit de la cuisine et me forçant à le suivre, se mit à marcher de long en large à travers l'appartement. Sans doute la déformation professionnelle du maître de conférences qui arpente mains dans le dos l'amphithéâtre dans lequel il officie.

« On peut donc rester optimiste. Mais oui ! Car bientôt se lèvera un nouveau *Krita Yuga*, un nouvel âge d'or ! De la même façon que l'aube prolonge la nuit, vous me suivez ? Pythagore parle de murs du temps infranchissables et cloisonnés. Alors qu'on pourrait imaginer que chaque cycle finissant contient en son cœur les germes du suivant. Vous

voyez ? Un peu comme une branche de chêne qui porte à la fois la feuille flétrie, le gland et le bourgeon endormi. »

Nous nous arrê tâmes près de la porte d'entrée. Je pensai qu'il allait me libérer mais au contraire, il me prit par les épaules et continua son monologue.

« Les textes sacrés prétendent que l'âge d'or est régi par la bonté et la compassion. On peut donc espérer pour demain une ère de justice, de paix et d'harmonie. Un idéal réalisable en somme. »

Je n'aimais pas la tournure que prenait la discussion.

« Attendez, je vous coupe. Est-ce que je vais devoir étudier les *Védas* pour rédiger mon mémoire ?

— Non non pas du tout. Je voulais juste vous resituer le contexte de vos recherches à venir. Voyez-vous, ce sujet me passionne et me procure un sentiment de vertige et d'immortalité.

— Rien que ça !

— Voilà ce que j'aime chez vous. Cette spontanéité que certains prendraient pour un manque de respect. Alors écoutez Alexandre, comment vous dire... Par où commencer ? Disons que lorsque j'avais votre âge, en dehors de mes recherches très sérieuses... »

Boucharon s'arrêta brusquement. Je le vis disparaître dans le puits du temps.

« Tout d'abord, il faut que je vous l'avoue. Moi aussi j'ai planché sur le même type de sujet que vous. "Introduction à une histoire du navire". C'était il y a trente ans, en 1956. J'aurai préféré mille fois m'atteler à "Paracelse alchimiste". Car voyez-vous, en parallèle en cachette est plus proche de la vérité, je me passionnais pour les mondes disparus et les civilisations mystérieuses. »

Son regard doré s'était adouci et je pouvais maintenant le regarder sans crainte. Boucharon proche de la soixantaine avait le poil grisonnant. Une barbe coupée court encadrait son visage. Ses cheveux tirés en arrière ondulaient dans sa nuque. Mais le plus remarquable dans cette figure qui se voulait sage, c'était ces grosses lèvres goulues qu'il humectait en permanence.

« À l'époque, j'étais fan de comics américains, j'avalais toute la littérature de science-fiction qui me tombait sous la main : Azimov, Lovecraft et son mythe de Cthulhu. Je vous ennuie avec mes souvenirs ?

— Non, j'essayais de vous imaginer attendant les Martiens sur le Machu-Pichu en compagnie d'un grand prêtre inca alors que leurs soucoupes volantes sans doute fourvoyées par un mauvais plan de vol survolaient les pyramides égyptiennes.

— Soyez indulgent Alexandre ! Disons que j'ai été bercé par toutes ces fantasmagories. Je n'y croyais pas réellement mais paradoxalement elles me fascinaient et je vous l'avoue j'aurais aimé y croire. Oui ! J'aurais aimé qu'à cette époque la science prouve l'existence d'une civilisation inconnue. Un bon psychanalyste aurait certainement une explication à ce besoin d'évasion que j'éprouvais alors. »

Nos déambulations nous avaient ramenés à la cuisine. J'avais terminé mon thé, posé ma tasse dans l'évier et commençais à m'ennuyer sérieusement. Imperturbable, le prof s'était rassis et avait poursuivi sur sa lancée.

« C'est un Américain, Edward Johnson, qui est à l'origine de ma passion pour la science-fiction. Nous suivions les mêmes cours à la Sorbonne et nous sommes rapidement devenus amis. C'est lui qui me ramenait des États-Unis des exemplaires de "Weird Tales". »

Je laissai le maître de conférences déballer ses souvenirs tout en me retournant de temps en temps pour refréner un bâillement persistant.

« Je suis toujours resté en contact avec Johnson. Comme moi, il continue à s'intéresser aux civilisations dites perdues. Évidemment, nous savons qu'elles n'existent pas en tant que telles. Ce sont pour la plupart des mythes et ils sont déjà fort documentés. Ces légendes font partie de notre patrimoine culturel mondial. Quant aux autres ce ne sont que pure imagination, divagation ou arnaques grossières. Pourtant qui peut rester insensible au nom d'Atlantide et d'Eldorado ? Qui ne regrette pas l'âge d'or, le temps mythique des "Cités d'Or" et des paradis perdus ? »

Je relevai la tête, furieux de me laisser embarquer dans les délires de Boucharon.

« Allons ! Vous n'êtes pas sérieux. Toutes ces conneries ne sont que des fantasmes de chercheurs d'or. L'Eldorado n'a jamais existé. Tout ça n'a rien à voir avec un quelconque âge d'or de l'humanité.

— Vous avez tout à fait raison. Pourtant regardez, Tommaso Campanella a écrit dans la "Cité du Soleil" : *"Quelques hommes s'élancent à la découverte de nouveaux continents, guidés par l'appât des richesses, mais Dieu les y pousse dans un but bien plus élevé."*

— Balivernes ! En fait, je ne vois pas où vous voulez en venir. Vous m'embrouillez le cerveau. Quel rapport entre votre civilisation soi-disant inconnue, les *Védas* et la bande à Baader ? »

Boucharon se rembrunit. L'avais-je vexé ? Allait-il me jeter dehors ? J'en avais presque envie.

« Alexandre, on a dû vous l'apprendre dans vos cours d'histoire des civilisations. Sinon vous avez raté quelque

chose : toute cité, aussi idéale soit elle, n'est pas un monolithe compact figé dans le temps. En fait, il faut plutôt concevoir les sociétés humaines comme des kaléidoscopes. Vous changez légèrement la donne en tournant le tube et le mouvement d'agrégation et de dispersion des verres de couleurs engendre un nouveau tableau éphémère. Une société est forcément constituée d'éléments fédérateurs mais également d'éléments en opposition voire contradictoires. C'est grâce à ces tiraillements qu'émerge la Loi qui explique le cosmos. Celle qui régit la vie des hommes dans un espace-temps bien défini. Nos normes, nos valeurs. Vous me suivez ? Martin Luther King tout comme Andreas Baader et chacun d'entre nous a son mot à dire, sa pierre à apporter à l'édifice humain.

— Tout ça c'est bien beau mais c'est de la philosophie de supermarché, les bons et les méchants, la Lune et le Soleil, le *Yin* et le *Yang*, qui s'embrassent et qui se mêlent pour expliquer à la fois nos différences et notre unité. Et puis quoi encore ? Les signes astrologiques tant qu'on y est !

— Bon, je vois qu'il faut vous en dire plus. Bon sang ! On dirait Saint-Thomas doutant des plaies du Christ ! Venez par là ! »

Je n'arrivais plus à définir mon état d'esprit. Je me sentais à la fois énervé, dépité et intrigué. J'avais l'impression de perdre mon temps avec ce vieux schnock et pourtant il me fascinait. Je le suivis dans la salle à manger où sur une grande table était éparpillée une quantité impressionnante de pierres, de bouts de bois, de statuettes, de rouleaux de papier. Un bordel sans nom. Alain Boucharon dut voir ma mine déconfitée car il alla droit au but sans tergiverser craignant peut-être de me perdre pour de bon.

« Voilà ! Pour la faire courte car je vois que vous perdez patience : je vous propose d'étudier cette liasse de papiers et les notes qui y sont accolées. Le tout provient de l'Université du Michigan où travaille mon collègue et ami Edward Johnson. L'Américain dont je vous ai parlé tout à l'heure. Il a acheté à titre personnel les documents que vous voyez là à un intermédiaire qui travaille avec une sorte de mafia connue pour fournir aux antiquaires de New-York des trouvailles archéologiques clandestines.

— Ce sont des originaux ?

— Oui ! Et je vais vous les remettre. Rassurez-vous j'en ai fait des copies.

— Mais c'est écrit en quoi ? En araméen, en grec, en chinois ancien ?

— En français actuel. C'est pour ça que Edward a pensé à moi.

— Mais ça n'a rien d'archéologique !

— Je n'ai jamais dit qu'on allait faire de l'archéologie.

— Mais enfin ! Je dois bien travailler sur mon mémoire.

— Je sais, Alexandre, je sais. »

Déçu, j'enfournai de mauvaise grâce dans mon sac à dos le dossier que Boucharon avait préparé à mon attention et claquai la porte sans vraiment lui dire au revoir. Sur le chemin du retour je me maudis cent fois d'avoir balancé mon "Introduction au commerce maritime international avant notre ère" à la poubelle.

*

Je n'eus que quelques enjambées à faire pour changer d'humeur. Les platanes bourgeonnaient à travers le ciel bleu au-dessus de ma tête, l'air frais pénétrait mes poumons et soudain la perspective du canal Saint-Martin s'ouvrit devant

moi. La lumière crue se refléta un instant sur l'immobilité de l'eau et j'eus l'impression d'être traversé par une onde divine.

Dès que j'en ai la possibilité, je m'arrête sur les berges du quai Valmy à proximité des écluses du Temple pour regarder voler les goélands. Leurs circonvolutions m'apaisent et m'interrogent tout à la fois. Que font-ils si loin de leur océan d'origine ? Ne sont-ils que de passage ou prévoient-ils de s'installer à Paris ? Leur présence dans la capitale me fait également songer aux cigognes, aux baleines à bosses et aux papillons monarques. Hommage à tous ces grands migrants ! Il y a tellement de façons de voyager. Certes on peut courir le monde à la manière de Marco Polo mais on peut aussi rester sur place et attendre que le monde vienne à soi. Je cultive cette ambivalence. Je me sens l'âme du voyageur immobile tout en étant fasciné par le vol gracieux des volatiles.

Évidemment à force de m'asseoir au même endroit, j'avais fini par remarquer les habitudes de ce minuscule écosystème qui gravitait autour du canal. J'arrivais à extraire du décor la ronde éternellement recommencée de l'humanité. La farandole des individus. La convergence des particules. Cette absence de surprise me rassurait et m'effrayait tout à la fois. Tenez prenez celui-ci. Je l'avais nommé Bachir. Pourquoi venait-il noyer régulièrement son regard dans les eaux troubles ? Que faisait-il après s'être arraché à la contemplation du canal ? Bachir existait-il vraiment ou s'évaporait-il dans un inframonde inconnu dès que j'avais le dos tourné ? Et ces deux tourtereaux qui virevoltaient quai de Jemappes ? Où en était leur idylle ? Les fragments d'existence qu'ils m'offraient m'invitaient à combler les vides qu'ils me dissimulaient. Un éclat vif les